

vous êtes 

5764, 6^e avenue
montréal, québec, canada
H1Y 2R2





La Presse Cahier Actuel, p4. 8 juin 2006

La mode éthique envahit Montréal

CÉCILE GLADEL
COLLABORATION SPÉCIALE

La mode éthique s'est introduite à Paris et la tendance gagne Montréal. Après les friperies nouveau genre et les designers de vêtements recyclés, les boutiques qui offrent exclusivement des créations éthiques font leur apparition. Le Québec du vêtement écolo et recyclé entend aussi rayonner à l'étranger et sur Internet avec la mise en place d'un bottin virtuel.

Après l'entrée d'Harricana, la marque de la designer Mariouche Gagné, sur le marché parisien, des Québécois seront présents pour la première fois à l'Ethical fashion show, à Paris, en octobre prochain. Une initiative de l'éco-communicatrice K qui participera à ce rassemblement du monde de la mode éthique en compagnie de six designers québécois.

Des boutiques éthiques à Montréal

En attendant de rayonner à Paris, les designers peuvent le faire à Montréal. Deux boutiques entendent s'y tailler une place en faisant la promotion d'un commerce responsable. Mais oubliez les t-shirts et petites robes fabriqués en Asie à 20 \$. Se vêtir avec conscience à un prix, le juste prix, disent les acteurs de ce secteur émergent.

La petite dernière, la boutique Rien à cacher, a pignon sur la rue Saint-Denis depuis le 29 avril. À l'image de ses voisins, elle offre les nouvelles créations de la mode urbaine. L'intérieur est chic, mais sans extravagance. Le pro-

priété, Danny Lourenço, a poussé son engagement environnemental jusque dans les rideaux des salles d'essayage, en coton biologique, et la peinture recyclée Boomerang qui couvre les murs du magasin.

Plusieurs collections de designers canadiens, américains et européens s'y retrouvent. Les robes conçues à partir de foulards recyclés de On & On Écolo chic côtoient les créations de la marque Preloved. La boutique nous réserve une exclusivité à Montréal : les fameuses chaussures de sport écolos françaises Veja. En coton biologique et caoutchouc naturel, elles sont fabriquées dans une coopérative brésilienne qui offre de bonnes conditions de travail à ses ouvriers. On y dénicherait aussi des vêtements en coton biologique de Stewart & Brown, ainsi que des sacs Harvey confectionnés à partir de ceintures de sécurité récupérées.

« La tendance est indéniable. Les gens sont prêts à payer le prix, sans exagérer, pour des vêtements conçus dans le respect des travailleurs et de l'environnement. »

Un minimum de marques pour le lancement. Mais Danny Lourenço entend en ajouter lorsque le commerce aura pris son envol. « Mon objectif est aussi d'appuyer les designers d'ici, car l'industrie du vêtement est en recul à cause de décisions d'affaires provoquant de nombreuses délocalisations en Asie. »

Rien à cacher n'apparaît pas comme précurseur, puisque l'automne dernier, une boutique semblable, Crazy Lily, ouvrait ses portes sur la Plaza Saint-Hubert. Un succès instantané. « En huit mois, j'ai atteint les prévisions financières de ma troisième année d'existence », dit la propriétaire, Elisabeth Deschamps, qui s'est donné comme objectif de ne détailler que des vêtements et accessoires fabriqués au Canada. Le hasard veut qu'elle n'offre pour le moment que des produits québécois. Dix designers vendent leurs collections chez Crazy Lily. Les créations de Body Bag y côtoient les t-shirts de la marque montréalaise OOM Ethikwear dont 2 % des ventes est versé à des organismes comme Equiterre.

Selon la propriétaire, le succès de Crazy Lily démontre clairement qu'il était plus que temps de répondre à la demande expri-

mée par les consommateurs pour de tels produits. « La tendance est indéniable. Les gens sont prêts à payer le prix, sans exagérer, pour des vêtements conçus dans le respect des travailleurs et de l'environnement », a constaté Elisabeth Deschamps.

Un bottin virtuel de la mode écolo

L'éco-communicatrice K, qui a initié la Journée sans vêtements neufs en 2003, qui sera de retour en octobre 2006, vient de mettre en ligne un bottin regroupant les artisans de la mode écolo au Québec. « Il y a de plus en plus de designers au Québec, mais aucun outil pour centraliser ce mouvement de créativité, cette tendance qui est un mode de vie », souligne-t-elle.

Le lancement de ce bottin virtuel, Designers réC'UP, est aussi une manière d'aller dénicher les designers des différentes régions du Québec, puisqu'elles n'y sont pas encore toutes représentées. « Il y a une forte présence dans le domaine du design écolo au Québec, j'entends le faire connaître », conclut K.

Défilé de mode éthique à Montréal

Cette conscience sociale en pleine croissance a incité FEM (Femmes entrepreneures du monde) International, un organisme de coopération internationale qui encourage les femmes des pays en voie de développement à créer des micro-entreprises, à organiser le premier défilé de mode éthique à Montréal, le 14 juin prochain. Cet événement intitulé ModEthick se déroulera à la SAT (Société des arts technologiques) à 20h. Les deux boutiques, Rien à cacher et Crazy Lily, y participeront ainsi que la friperie La Gaillarde et quelques autres designers montréalais comme Punku, Kairiki, Go-Op et Molly Kulte. Par ailleurs, les organismes Equiterre, ethiquette.ca et la Coalition québécoise contre les ateliers de misère s'assureront de sensibiliser la population aux pratiques de confection et de commercialisation éthiques et équitables. Pour que notre cerveau de consommateur devienne socialement responsable !

Le bottin Designers RéC'UP :

www.vousetesici.ca
L'Ethical fashion show de Paris :
www.ethicalfashionshow.com
Boutique Crazy Lily :
6300, rue Saint-Hubert
Boutique Rien à cacher :
4141, rue Saint-Denis
FEM International :
www.feminternational.org



PHOTO FOURNIE PAR MODETHICK
Le premier défilé de mode éthique et équitable à Montréal se tiendra mercredi prochain, le 14 juin, à la Société des arts technologiques (SAT), au 1195, boul. Saint-Laurent.

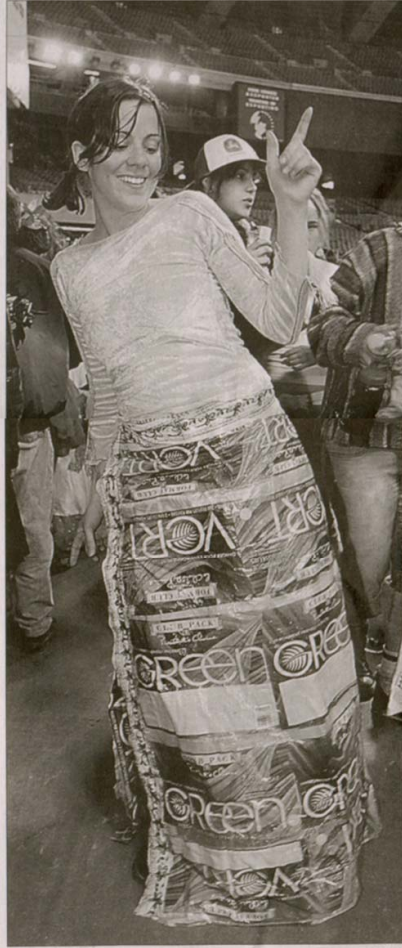


PHOTO ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE
Le Québec du vêtement écolo et recyclé participera à l'Ethical fashion show, à Paris, en octobre prochain, une initiative de l'éco-communicatrice K (notre photo).



Concert écolo pour la Terre

CÉCILE GLADEL
COLLABORATION SPÉCIALE

Le jour de la Terre se transforme-t-il, le temps d'un concert, en Soir de la Terre. Un concert neutre en carbone et avec zéro déchet. Une première. Les Stéphanie Lapointe, Gregory Charles et Guy A. Lepage, qui participeront au show, sont invités à faire leur part. Se déplaceront-ils à pied, en vélo, en métro ? On le saura le 22 avril au soir ! Avec, en prime, quelques surprises.

Neutre en carbone
Comment faire pour se déplacer sans émettre de gaz à effet de serre ? On utilise des véhicules non polluants. Par exemple, une voiture fonctionnant à l'huile récupérée de l'entreprise Enervision.

Aussi, l'organisation demande aux artistes participants de se déplacer de la manière la plus écologique possible. « Je viendrais sûrement en métro », lance la chanteuse Louise Forestier. « J'irai en vélo », confirme l'artiste d'origine brésilienne Monica Freire. « Et moi probablement à pied », ajoute Marco Callari. Évidemment, on encourage les spectateurs à faire le même effort environnemental.

Calculateur d'émissions
Afin de mesurer les émissions de gaz à effet de serre engendrées par l'organisation et la tenue de l'événement, Raymond Lord, économiste à l'Université du Québec à Chicoutimi, a créé un calculateur. L'organisatrice K l'utilise pour colliger l'ensemble des déplacements et des gestes posés par l'équipe. Cette méthode lui permet de connaître instantanément le total des émissions et le nombre d'arbres nécessaires pour les neutraliser. Par la suite, K organisera une plantation en compagnie de Frédéric Bach.

Puisque des gens viendront de l'extérieur de Montréal, les leaders des autobus jaunes en provenance de Sherbrooke, Québec, Paspéguéville, Trois-Rivières et Saint-Hyacinthe, repartiront avec un arbre.

Outre les émissions de carbone, l'objectif est de produire le moins de déchets possible. Pas de verres en plastique. On boira la bière directement à la bouteille. Les serveurs ainsi que le public seront

sensibilisés. « Un court film sera diffusé lors de l'ouverture du spectacle pour expliquer, avec humour, le fil conducteur de la soirée et que c'est zéro déchet », souligne K.

Par ailleurs, le consortium Écho-Logique, entreprise d'économie sociale œuvrant dans la gestion des déchets recyclables, s'assurera que l'ensemble des matières pouvant être récupérées le seront.

De l'argent pour les ours polaires

Par ailleurs, une jeune étudiante de l'Université de l'Alberta, Vicki Sahani, recevra une partie des revenus de la vente de la bière. Cette dernière travaille sur un projet concernant la situation des ours polaires dans le Parc national Ukkusksalik. « J'explorerai durant quatre ans l'influence des changements climatiques sur l'écosystème marin de la baie Wager, c'est-à-dire les proies des ours polaires et la condition de la glace », écrit-elle.

Les artistes participants, qui sont bénévoles, recevront des cadeaux pour les remercier. Ces présents proviennent d'un réseau d'artistes de la récupération et du commerce équitable. Outre ceux mentionnés plus haut, Mes Aïeux, Tomas Jensen, François Avard, Ève Cournoyer, Boucar Diouf et Francesca Gagnon sont attendus sur scène.

Pour plus d'information et pour réserver son billet : www.equiterre.org

LOUISE (SUITE ET FIN) PAGE 4



Les artistes Marco Callari et Monica Freire rendent hommage au vélo de la chanteuse brésilienne.

» La Presse – Actuel – 18 avril 2006

UN 22 AVRIL SUR TERRE

Le 22 avril, le **Jour de la Terre** sera célébré par un demi-milliard de terriens. Profitons-en pour faire un bilan: où en est le mouvement environnemental?



«Si l'on veut que les choses bougent plus vite, dit K, il va falloir introduire le plaisir à l'engagement environnemental.»

C'était en 1970. L'année d'Apollo 13, de *Love Story*, de la mort de Jimi Hendrix et de Janis Joplin. Un sénateur démocrate de l'État du Wisconsin, Gaylord Nelson, lançait une journée nationale de protestation pour «secouer l'establishment» politique et

mettre les enjeux environnementaux à l'agenda. Il s'attendait à ce que quelques centaines de milliers d'écologistes répondent à son appel. Ils ont été 20 millions. Certains manifestants ont abandonné des canards souillés de pétrole aux portes du Département de l'Intérieur. D'autres ont

traîné un filet rempli de poissons morts sur Fifth Avenue, New York, en scandant: «Ce pourrait être vous!» Le premier Jour de la Terre était né.

Quelques mois plus tard, cette grande mobilisation menait à la création de l'Environmental Protection Agency (EPA), sorte de ministère de l'Environnement états-unien. Tenu le 22 avril depuis 36 ans, le Jour de la Terre est devenu mondial en 1990. Aujourd'hui, 500 millions de personnes, dans 184 pays, participent chaque année à la fête de la planète.

LE VERT EN 2006

Le mouvement environnemental en a fait du chemin depuis le temps du *flower power*. «Quand on a commencé à faire la promotion de l'achat local, du commerce équitable et de l'agriculture biologique, on parlait à des gens qui avaient une pensée plutôt radicale qui ne s'insérait pas dans le grand public, dit le coordonnateur général d'Équiterre, **Sidney Ribaux**. Maintenant, on entend parler de ces enjeux-là partout.»

Désormais, les enfants grandissent avec un bac à recyclage, des José Bové défendent l'agriculture paysanne, des Richard Desjardins veulent protéger les forêts, des Laure Waridel promeuvent le café équitable, des Hubert Reeves prédisent la fin de l'humanité si rien n'est fait. Des ONG font de la sensibilisation populaire, des entreprises adoptent des normes environnementales, des protocoles de Kyoto entrent en vigueur.

Dans les médias comme dans l'opinion publique, l'intérêt pour la chose environnementale est drôlement plus vif qu'à l'époque où l'on fumait dans les hôpitaux. Selon un récent sondage mené par le Centre de recherche et d'information sur le Canada, la protection de l'environnement serait même devenue la priorité numéro un des Canadiens.

«Il y a 10 ans, ajoute Sidney Ribaux, on faisait des présentations sur les changements climatiques devant une quinzaine de personnes dans un sous-sol d'église. L'automne dernier, on a organisé une conférence avec Hubert Reeves et David Suzuki devant 3400 personnes. Et les billets étaient vendus!»

Autre évolution: l'image des environmentalistes. Le cliché de l'écologiste barbu au poncho de chanvre appartient à un autre siècle. «Avant, les écologistes étaient perçus comme des fanfarons, des fous, soutient **Diane Croteau**, directrice des communications du Jour de la Terre au Québec. La perception sociale a subi une amélioration depuis.»

«Les environmentalistes ne sont pas tous des radicaux qui s'attachent aux arbres», ajoute Sidney Ribaux. Au sein de l'organisme Équiterre, on trouve des spécialistes venant de différents domaines: des diplômés en droit, en économie, en sciences politiques, en agronomie. ➤

OÙ CÉLÉBRER?

Des activités pour le Jour de la Terre sont organisées partout au Québec. Voici nos choix pour Montréal. Pour chacun des événements, des renseignements détaillés se trouvent dans le site du Jour de la Terre au www.jourdelaterre.org

LE SOIR DE LA TERRE

22 avril, 20h, au Club Soda.

Spectacle-bénéfice organisé par Équiterre, en collaboration avec Greenpeace. L'événement se veut écolo; une «biodiversité» d'artistes sur scène.

LE JOUR DE LA TERRE AU MUSÉE

22 avril, de 13h à 16h, au Musée des beaux-arts de Montréal.

À l'aide de matériaux récupérés, on crée une œuvre fantaisiste. Et c'est gratuit!

CÉLÉBRONS LE JOUR DE LA TERRE AU MUSÉE

22 avril, 14h et 15h30, au Musée d'art contemporain de Montréal.

Deux ateliers de création et deux visites commentées de l'exposition *Anselm Kiefer - Ciel et Terre*.

MARCHE CONTRE LA PRIVATISATION D'UNE PARTIE DU PARC DU MONT ORFORD

22 avril, à 13h30, départ à la Place du Canada (coin Peel et René-Lévesque).

Une marche organisée par SOS Parc Orford.

COLLOQUE DU RQSV

22 et 23 avril, toute la journée, au 3200, avenue Jean-Brillant, Université de Montréal. Le colloque annuel du Réseau québécois pour la simplicité volontaire. Des rencontres autour des thèmes du bonheur et de l'environnement.

ÉCHANGE DE LIVRES

22 avril, de 10h à 15h, à l'entrée du Parc Lafontaine.

Donnez une nouvelle vie à vos vieux bouquins: échangez-les!

TROC-TES-TRUCS VILLERAY

23 avril, de 12h30 à 16h30, au Centre des loisirs communautaires Lajeunesse, à Villeray. Échange de biens divers: vêtements, jouets, accessoires. Une activité pour toute la famille avec de l'animation, de la musique, des jeux et du maquillage pour les enfants.

E=MC2, DANSE-O-THON, À LA CABANE À SUCRE ÉLECTRONIK

29 avril, de 13h à 23h, à l'érablière Constantin Grégoire, Saint-Esprit.

Dix heures de danse dans une érablière, avec cinq DJ invités. Un service d'autobus est offert. Départ à midi du Parc Lafontaine.

➤ MOINS DE CONTESTATION, PLUS DE PLAISIR

Suivant l'évolution du mouvement vert, le Jour de la Terre s'est forcément adapté. Désormais, cette journée sert moins à alerter l'opinion publique qu'à inviter la population et les gouvernements à passer aux actes. «Sur la

question des changements climatiques, par exemple, il y a unanimité, dit Sidney Ribaux. Ce que l'on attend maintenant, c'est que nos gouvernements agissent!»

Au-delà de la mobilisation, le Jour de la Terre est aussi une vaste célébration. Car la simple dénonciation a ses limites; les discours moralisateurs

aussi. Dans le mouvement vert, il y a un volet «plaisir» dont on parle rarement. «Les gens n'aiment pas se sentir coupables, estime Diane Croteau. Il y a une dimension sociale au développement durable qui comprend le bien-être de l'humain. Si l'on est dépressif dans un environnement sain, ce n'est pas une grosse évolution!»

K, qui se définit comme une «écocommunicatrice», incarne bien ce renouveau «optimiste» du mouvement écolo. «Si l'on veut que les choses bougent plus vite, dit-elle, il va falloir introduire le plaisir à l'engagement environnemental.» En tant que porte-voix du Jour de la Terre, la jeune femme de 30 ans refuse de porter le titre d'environnementaliste. «Comme je me brosse les dents chaque jour, dit-elle, j'ai simplement intégré l'environnement dans mon quotidien comme une forme d'hygiène personnelle.»

Pour K, l'heure est à l'action. «Il y a comme une pollution de mots autour de l'environnement, une surutilisation du rationnel. Les statistiques sont là, est-ce qu'on a vraiment besoin d'en avoir d'autres pour être convaincus? Personnellement, je suis assez nourrie pour passer à l'action.»

L'écocommunicatrice a organisé le spectacle du Soir de la Terre (22 avril, au Club Soda). «C'est d'abord un party, dit-elle. Le but, c'est de rassembler des gens des quatre coins du Québec et d'avoir du fun!» Pour attirer une «biodiversité» de spectateurs, elle a invité une «biodiversité» d'artistes, dont **Guy A. Lepage, Stéphanie Lapointe, Tom's Jensen, Gregory Charles et Louise Forestier**. «Je veux prendre les gens au son, dit K. Si ceux qui assisteront au spectacle sont capables de jouer 40 notes en ce qui concerne les transports écologiques, par exemple, je veux leur dire comment jouer les deux notes suivantes.»

STEVE PROULX

Réagissez à cet article sur WWW.VOIR.CA

» Voir – 20 avril 2006



K vécu

Initiatrice de la Journée sans vêtement tout neuf, chroniqueuse télé, « écommunicatrice », conférencière, expérimentatrice d'idées et bientôt chroniqueuse au magazine Ressources, K ne chôme pas. Parcours d'une jeune femme qui change le monde.

PAR STEVE PROULX

Elle se fait appeler « K », tout simplement. Lorsqu'on la questionne sur l'origine de ce nom pour le moins succinct, l'ex-Karine Lanoie-Brien répond tout de go qu'elle a mis les lettres superflues à la récupération ! Voilà qui en dit long sur cette jeune femme de 29 ans qui s'est donné pour objectif de vivre avec une conscience environnementale. K, c'est la fille aux mille projets. En 2003, elle a initié la Journée sans vêtement tout neuf pour faire connaître le vêtement récupéré. L'automne dernier, elle a contribué à la construction d'une maison entièrement faite de matériaux récupérés, pour l'émission *Les artisans du rebut global*, à Télé-Québec. En avril, elle était l'une des porte-voix du Jour de la Terre. Entre deux projets personnels, K multiplie les conférences auprès des jeunes, notamment. Portrait d'une grande « faiseuse ».

K, avez-vous toujours eu une conscience environnementale ?

Non. Il est arrivé un moment dans ma vie où beaucoup de choses se sont écroulées autour de moi, tant sur le plan professionnel que sur celui de mes relations amoureuses. Je me suis retrouvée dans le vide. Je ne suis alors rendu compte que je ne disais pas ce que je ressentais, de peur d'être confrontée et d'être vue comme une fille bizarre. J'ai donc trouvé des outils qui m'ont amenée à être davantage moi-même. Entre autres, j'ai découvert une technique

d'observation de soi qui m'a permis de m'apercevoir que j'étais constamment dans ma tête. Pendant deux ans, je me suis entraînée à être plus présente.

Avant de penser à l'environnement, vous avez pour ainsi dire pris en charge votre environnement personnel...

Exactement. Avant, je ne vivais pas les choses, je les exécutais. En étant plus présente, j'ai forcément développé ma sensibilité. Si bien que je peux maintenant savoir ce qui est sain ou malsain pour moi. Mon corps est devenu un instrument. Certaines choses se sont mises à m'irriter, physiquement parlant. J'ai donc adopté des produits de soins corporels naturels. Puis, j'ai changé mes vêtements, qui m'irritaient également. Je ne faisais pourtant aucune allergie... C'est à ce moment que j'ai rencontré des designers de La Gaillarde, une boutique de vêtements récupérés du quartier Saint-Henri, à Montréal. Comme je recommençais à faire de la télé, je leur ai confié tous les vêtements de ma garde-robe pour qu'ils les transforment. Mon but était de montrer aux gens ce qu'un peu de créativité pouvait donner. On a pris des photos de mes vêtements avant et après ces transformations. Du coup, j'ai commencé à me vêtir uniquement de vêtements récupérés ou recyclés. Au début, on me jugeait, à la télé surtout, mais j'ai rapidement constaté que « cette » mode de vie vestimentaire suscitait de l'intérêt.

Vous avez donc décidé de tenir, en 2003, la première Journée sans vêtement tout neuf...

Oui. C'était une occasion de rassembler des artistes et artisans de sphères d'activité différentes mais ayant une même vision : designers de mode, massothérapeutes, spécialistes du nettoyage écologique des vêtements. Il y avait aussi une exposition de photos et un documentaire sur les impacts psychologiques des vêtements. Cette journée voulait sensibiliser les gens à l'urgence de se responsabiliser par rapport à leurs vêtements. Environ 500 personnes ont participé à cette journée, et j'en entends encore parler ! L'écho s'est répandu jusqu'en France. Même que l'UNEP (*United Nations Environment Program*) m'a téléphoné pour me demander la permission de mentionner cette initiative dans leurs archives !

À l'automne 2004, vous avez aussi participé à l'émission *Les artisans du rebut global*, à Télé-Québec. Parlez-nous un peu de cette expérience...

Cela a été le plus grand défi de ma vie. Imaginez, cinq personnes qui ne se connaissent pas, qui n'ont jamais travaillé ensemble et qui, en 13 semaines, doivent construire une maison uniquement à partir de matériaux récupérés, avec un budget ne dépassant pas 15 000 \$! Nous devions tous aller dans la même direction, mais nous venions tous de chemins différents... Et en tant que femme, trouver ma place



dans un milieu d'hommes et casser le réflexe spontané de consommation en chacun de nous n'était pas chose facile. Cette maison est néanmoins devenue un symbole, la preuve qu'il est possible de construire en pensant développement durable.

N'est-elle pas aussi un bel exemple de la difficulté de réaliser des projets allant dans le sens du développement durable ?

Je vois cela davantage comme un défi. Dans une situation d'urgence, il faut trouver des solutions rapides, tout en gardant des objectifs élevés d'intégration écologique. Dès que l'on freine son réflexe de consommation, on est stimulé à trouver des solutions originales et créatives. C'est ce qui fait que la maison est réellement vivante : elle a un vécu unique, chaque pièce a son anecdote. Ça, Réno Dépôt ne l'a pas... encore !

Qu'est-ce qui vous a le plus touchée dans cette aventure ?

Les appels à la collectivité. Une fois, on a fait un appel à tous pour obtenir de vieux journaux pour l'isolation de la maison. Les gens avaient un tel désir de s'impliquer ! La maison est devenue un point de rencontre.

Pourquoi multipliez-vous les conférences ?

J'ai besoin de partager avec le plus grand nombre possible de personnes. Je donne beaucoup de conférences dans les écoles, aux jeunes et aux professeurs. Avec les jeunes, c'est drôlement important, parce que ce sont eux qui auront à soigner les bobos qu'on laisse à la planète, aujourd'hui.

Selon vous, qu'est-ce que la conscientisation ?

C'est posséder une vision élargie des choses. Les voyages aident à prendre conscience qu'il existe d'autres

façons de faire, d'être. Être conscientisé, c'est aussi être capable de remettre en question sa façon de mener sa vie et de changer ses habitudes. Pour changer nos façons d'agir, il faut changer nos façons de voir les choses et être en mesure de choisir consciemment de laisser tomber le surplus de confort et de retourner à l'essentiel.

Votre propre conscientisation s'est faite après un choc survenu dans votre vie. Est-ce d'un choc violent que le monde a besoin pour changer ?

Honnêtement, je ne le souhaite pas. Mais si on en a besoin pour se rendre compte de l'état actuel de la planète, qu'il en soit ainsi. Dans le choc, on perd tous ses repères. Il faut forcément s'en redonner de nouveaux. Nous sommes en ce moment dans une sorte de bulle qui nous pousse à acheter tel ou tel produit pour être quelqu'un aux yeux des autres. Selon la pyramide des besoins de Maslow, une fois que l'on a satisfait ses besoins de survie (manger, se vêtir, se loger, se reproduire), on devrait aspirer à la réalisation de soi. La société de consommation nous maintient dans le bas de la pyramide en nous poussant à surconsommer, à sursatisfaire nos besoins primaires. Pendant ce temps, nous mettons peu d'énergie à nous réaliser.

Êtes-vous optimiste pour l'avenir ?

J'ignore si je suis optimiste, mais j'essaie d'être réaliste. Je sens que nous vivons en ce moment une situation d'urgence. Une cloche vient de sonner et les gens se remettent de plus en plus en question. Hubert Reeves prédit qu'il ne nous reste que 100 ans à vivre, si nous continuons au rythme actuel. Pour moi, il y a une possibilité que l'humanité disparaisse, mais il y a aussi la possibilité de faire quelque chose pour qu'elle se poursuive différemment. Je crois d'ailleurs que le Québec a le potentiel pour devenir un centre d'action «écoconsciente», une région inspirante. Je sens que, si les gens sont davantage eux-mêmes, on peut y arriver. Mais je sens aussi que ça va peut-être «fesser» très fort. Parce que nous sommes dans une situation extrême et que ça ne peut pas durer... ❧

ENTREVUES

Recyclage Deuxième vie aux déchets dangereux chez Onyx



Yves Vachon est président du Syndicat des travailleuses et des travailleurs de Onyx Industries.

Cette entreprise se spécialise entre autres dans le traitement de déchets dangereux. Bien que certains produits qui transitent chez Onyx soient enfouis, l'entreprise en recycle et en récupère plusieurs, selon M. Vachon. Elle traite l'eau huileuse ou contaminée, qui provient des industries ou de déversements accidentels. L'huile peut être recyclée en huile à chauffage pour les cimenteries et des solvants sont récupérés pour en faire des nettoyeurs industriels, explique-t-il. Les déchets domestiques dangereux, les contenants d'huile et les bombonnes de gaz propane ont aussi une deuxième vie après leur passage chez Onyx Industries.

Transport en commun Absence de vision



Pierre St-Georges est président du syndicat du transport de Montréal. Son syndicat lutte entre autres contre le prolongement de l'autoroute 25, promis par le gouvernement Charest, pour relier Laval à l'Île de Montréal. Ce gouvernement n'a aucune vision environnementale : il appuie les accords de Kyoto, mais encourage les gens à utiliser leur automobile. De plus, il fait la promotion des PPP dans les transports en commun, alors qu'on sait que ce sont toujours les usagers qui paient la note. Celui-ci souligne que, depuis trois ans, une firme privée fait la gestion de l'entretien des véhicules de la STM. Ça s'appelle mettre le pied dans la porte.

La planète est polluée parce que les individus sont pollués

— madame K

par Jean-Sébastien Marsan

« Il y a une dépollution à faire au plan individuel. » Voilà, grossièrement résumé, le dada de K (pseudonyme de Karine Lanoie-Brien). Celle qui se qualifie d'« écommunicatrice » est invitée au congrès de la CSN pour démystifier le DD (développement durable).

Professionnelle de la télévision depuis 1997, K a entre autres été chroniqueuse pour Têtes@Kat (Radio-Canada), reporter-réalisatrice des reportages « technocolor » de La Revanche des Nerds (Z télé) et coordinatrice de la série Les Artisans du rebut global (Télé-Québec). Elle a aussi milité pour le recyclage des vêtements et la consommation responsable.



Madame K parlait aux congressistes de développement durable qui s'appuient sur des projets concrets.

Le développement durable de quoi ?

« La première question que je me suis posée quand j'ai entendu parler du développement durable, c'est : "Le développement durable de quoi ?", raconte-t-elle. L'expression a l'air très économique, je ne voyais que le développement de l'industrie, de tel et tel secteur, de façon durable. Mais au fond, le développement durable, c'est le développement d'une société constituée de citoyens qui ont des besoins. Pour moi, le développement durable, c'est fabriquer et consommer de la façon la plus responsable possible. »

Pour illustrer le concept, K cite l'expérience des Artisans du rebut global :

avec tout réflexe, tout automatisme de consommation. Au lieu d'aller à la quincaillerie du coin pour acheter des vis, je devais me demander comment faire pour les trouver en matériaux récupérés. »

Au final, la maison n'est pas 100 % écolo, l'équipe a dû acheter certains matériaux à l'état neuf. À l'impossible, nul n'est tenu ; ce qui importe, pour K, c'est la volonté d'intégrer le développement durable dans sa vie personnelle et d'assumer ses choix. « Le développement durable fait partie de ma vie au quotidien, j'améliore tout le temps la qualité de mon engagement », assure K. Qui peut en dire autant ?

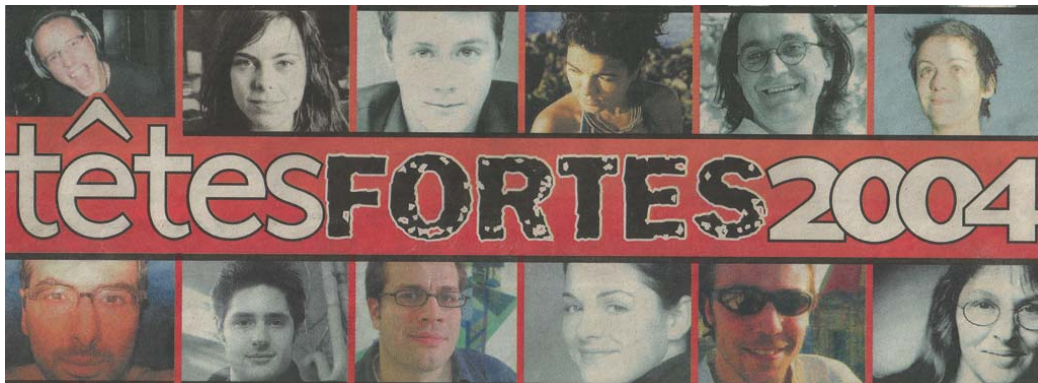
Développement durable : changer nos habitudes

Karine Lanoie-Brien, connue sous le pseudonyme de « Mme K », a fait un exposé fort apprécié des délégué-es au congrès. Cette militante du développement durable, qui est coordonnatrice de la série *Les Artisans du rebut global* diffusée à Télé-Québec, croit qu'il y a une « dépollution » à faire au plan individuel. « Le développement durable, dit-elle, c'est fabriquer et consommer de la façon la plus responsable possible. » Elle cite en exemple l'expérience des *Artisans du rebut global*. Ils ont construit une maison avec des matériaux recyclés, en 13 semaines, pour 15 000 \$. Pour y parvenir, il leur a fallu rompre avec les automatismes d'achat dans les magasins et chercher à récupérer. La maison n'est pas construite à 100 % de matériaux recyclés. Mais à l'impossible nul n'est tenu !

Photo : Alain Chagnon



Karine Lanoie-Brien



ÉCOLOGIE > Journée sans vêtement...



Des fringues faites de vêtements récupérés, des gens qui se vêtent (et se dévêtent) par conviction, un défilé de mode décontracté, des trucs de beauté écologiques : voilà de quoi sera faite la Journée sans vêtement... tout neuf, organisée par des créateurs ardents amateurs de récup (comme ceux de la friperie La Gaillarde, notre photo), dimanche, au château Saint-Ambroise (4020, Saint-Ambroise). Entrée libre. Infos : www.kconnection.org.

MARIE-CHRISTINE BLAIS

» La Presse – nov 2003

ÉVÈNEMENT

► JOURNÉE SANS VÊTEMENTS (TOUT NEUFS)

La récup' est à l'honneur au Château Saint-Ambroise ce dimanche. K, animatrice télé et écologiste convaincue, vous invite à donner une deuxième vie à vos vêtements! Les designers de la friperie à but non lucratif La Gaillarde seront sur place pour vous donner des trucs pour renouveler votre garde-robe sans acheter de nouvelles fringues. Au programme de la journée: défilés de mode spontanés, expo de photos, massages, beauté écolo, ateliers en tous genres, et souper anti-gaspillage (selon la formule du Spirite Lounge, mangez tout ou payez 1 \$).

Le dimanche 30 novembre de 10 h 30 à 17 h 30. À l'espace 1-9-9 du Château Saint-Ambroise, 4020, rue Saint-Ambroise. Entrée libre.



» Voir – 27 nov 2003

--> MANGER À SA FAIM

 GILDAS MENEU

D'abord, un petit sondage: que ceux et celles qui ne finissent jamais leur assiette au restaurant lèvent la main. Vous êtes nombreux? Normal. D'une façon générale, les quantités servies dans les plats ne reflètent pas vraiment l'appétit du client. Il faut bien normaliser, direz-vous. Mais aurait-on trop souvent, aussi, les yeux plus gros que le ventre?

Privilégier la qualité à la quantité, établir des portions plus justes, ce n'est pas que dans l'intérêt du client. C'est aussi dans celui du restaurant, qui évite ainsi des pertes incommensurables. Un gâchis social et environnemental qui devient gênant, à la longue. Car l'extrême opulence a ses limites. Faut pas pousser.

Mais que vient faire cette leçon écolo-gastronomique dans cette chronique, vous demandez-vous? À cause d'un événement qui a tapé dans l'œil de votre chroniqueur, la fameuse «Journée sans vêtement*», ce dimanche 30 novembre, dont vous avez peut-être entendu parler, sans trop en comprendre le concept.

Pour résumer, il s'agit d'une opération de sensibilisation au recyclage de nos vêtements. Vous irez voir pour les détails sur le site internet de l'événement. Parallèlement à cela, le souper de dimanche soir sera également consacré à la sensibilisation au gâchis alimentaire. Pour cela, il faudra jouer le jeu. Un petit jeu plutôt sympa. Les quelques restaurants participants vous inviteront à choisir, dans leur menu, la portion régulière ou une portion plus chiche, celle que l'on accorde d'habitude aux enfants. Si, par malheur, vous ne finissez pas votre assiette, vous serez pénalisé. Coût de l'amende: 1\$. Cet argent – une contribution volontaire – servira à financer l'opération Journée sans vêtement.

Vous acceptez le défi? Rendez-vous, dimanche soir, dans l'un des douze restaurants qui ont accepté de jouer le jeu. Voyez la liste en fin de chronique.

Derrière cette jolie idée, une certaine K, artiste et artisanne de la télévision, qui se soucie réellement des questions environnementales. On notera tout de même qu'elle ne revendique pas l'idée de la pénalité de 1\$, puisqu'il s'agit d'un concept expérimenté par un restaurant montréalais, le Spirite Lounge, qui demande, de son côté, 2\$ par repas non terminé. Cet argent est ensuite reversé à des œuvres de charité.

Pour cette première année, force est de reconnaître que les restos participants tendent à verser dans le grano-gaучo-bobo. Avec les menus végétariens, fort bons mais légers de, par exemple, la sympathique Casa del Popolo, il sera plutôt facile de remporter le défi. Reste donc à espérer que, d'ici l'année prochaine, les centaines de restos de la métropole se joindront à l'opération et même, pourquoi pas, les grandes chaînes? Voilà qui sera véritablement une opération de conscientisation massive. En attendant, dimanche, nous vous invitons à ces quelques adresses:

L'Ambroisie (4020 rue Saint-Ambroise), **la Casa del Popolo** (4873 rue Saint-Laurent), **le Café Rico** (969 rue Rachel E.), **le Café Esperanza** (5490 rue Saint-Laurent), **le Café Toast Thé** (2129 av. du Mont-Royal E.), **l'Arts Café** (201 rue Fairmount), **Soupesoup** (80 av. Duluth E.), **L'Express St-Zotique** (555 rue Saint-Zotique E.), **le Pizzédélic** (1250 av. du Mont-Royal E.) et les trois **Frite Alors** (3497 boul. Saint-Laurent, 433 rue Rachel E. et 5235 av. du Parc). Quant aux restaurants qui voudraient se joindre à l'opération, ils sont invités à appeler le 598-9564 ou à se rendre au www.kconnection.org

*tout neuf

Commentaires et suggestions: bouffe@bigfoot.com

» iCi – 27 nov 2003

packaging yourself

LESS STUFF, MORE VALUE
GIVING CLOTHES
A SECOND CHANCE

source: www.kconnection.org



concept: the fashion world is often thought of as a very fickle scene, with trends coming and going based on the moods of designers and consumers obsessed with having the latest skirt, shoe and handbag. When it comes to the subject of over-consumption, fashion certainly is one of the first felons to readily pop to mind. So it's good to know that in the last years, several initiatives have been developed to foster the idea that clothes reuse, for example, may be a sustainable as well as fashionable alternative to compulsive apparel consumption.

what: an entire day, November 30th, 2003, was dedicated to individual action for change with regard to the two most important things that form a part of our daily life: clothes and food.

where: "Une journée sans vêtement (tout neuf)", "A day without (new) clothes" took place in the province of Montreal, Canada, where for one entire day people were able to walk about and looked at how they could change their lives, especially in relation to clothes and over-consumption. This was done within the framework of other parallel activities, such as an impromptu fashion show, expositions and news reports, photo galleries, music and second-hand creations by fashion designers.

During the same day, 15 restaurants in Montreal took part in the "Mouvement de Conscientis ACTIONS dans les restos du Qc" (Movement of Conscious Actions in the restaurants of Quebec), to reduce food waste in restaurants. According to this initiative, clients who didn't eat all of what was served had to pay a fine of \$1.

who: Karine Lanoie-Brien (K), a Canadian eco-communicator and founder of KConnection, is the person who proposed and organised the event, pushed by her inner desire to act against today's over-consumption of clothes and food and to stimulate people as well.

further initiatives: driven by the success of the event, K. prepared an "Open-our-doors" initiative, which took place in Montreal on July 1st, 2004 and which will continue once a month for an entire year. For these occasions, K is transforming her house into an 'ecolo-house': she transforms many of the products that are in her home into other products. The ultimate objective is to provide inspiration for people and businesses and to share her experiences on how the concept of reuse and recycling can genuinely be adopted with the objects we use in everyday life.

contacts

kconnection
k@kconnection.org

[back to the top](#)

» Programme des Nations Unies pour l'Environnement – 2003. www.pnue.fr



JEREMY GAMBON

Mode et Terre

La mode n'est pas spontanément associée à l'écologie. Pourtant, elle fera partie intégrante du spectacle K'Art-Acte-Terre, présenté le 20 avril prochain au bistrot Le Va-et-Vient, à Saint-Henri, pour souligner le Jour de la Terre (22 avril). Ici, on ne parle pas de la mode de Calvin Klein ou de Fornarina, mais de celle de la Friperie La Gaillarde, qui vend ses créations confectionnées avec des fringues récupérées. Il était question au départ d'une parade traditionnelle, mais le concept a été modifié: les vêtements seront plutôt présentés par K (Karine Lanoie-Brien, porte-parole de La Gaillarde), qui n'hésitera pas à prendre des moyens inusités, comme le logiciel PowerPoint, pour sensibiliser les gens à poser des gestes écologiques. La militante Laure Waridel et le groupe Kumpa'nia seront du spectacle, un mélange de percussions, d'humour, de chants de gorge et de théâtre engagé où chaque personnalité invitée «sera jumelée à un pays dans le monde où les travailleurs sont exploités». (Julie Parent)

Le 20 avril, 21h. Info: 935-8120

» iCi – 15 avril 2004

» La Presse – Actuel – 17 juin 2005

VIVRE FULL ÉTHIQUE



K (C'est son nom) a commencé à changer sa vie simplement. « J'ai pris la décision de refuser tout savon, détergent ou produit contenant du phosphate. Ensuite, je me suis penchée sur la question des vêtements. Je ne m'habille qu'après de designers qui recyclent des matières usagées. »



Pas facile de doter sa vie d'une éthique. Parlez-en à Frédéric Savard, membre des Zapartistes qui a été vu franchissant les piquets de grève de la SAG (lire le texte de Rima Elkouri ci-dessous). Trop d'occasions nous ramènent dans le mauvais chemin. Quatre citoyens responsables ont répondu à la question sui-vante : vivre full éthique, est-ce possible ?

MARIO GIRARD

Si les préoccupations d'Adam et Eve se résumaient à éviter la pomme et dénicher des feuilles de vigne pour se couvrir humblement, celles des citoyens du 21^e siècle sont autrement plus complexes et nombreuses. Se doter d'une conscience sociale est devenu aujourd'hui l'un des grands défis de l'être humain. « J'ai envie de vous retourner la question d'une autre façon, dit Serge Mongeau, conférencier et auteur de *La Simplicité volontaire plus que jamais*. Est-ce possible de vivre autrement qu'en accord avec une certaine éthique ? »

En se posant des questions sur sa consommation, on se rend compte qu'elle n'a plus de fin. On est littéralement piégé.

Vous quittez votre épicerie avec, dans votre sac, en coton, du café équitable, des tomates bios et des pommes aussi juteuses que locales.

Vivre full éthique

ÉTHIQUE

suite de la page 1

Vous passez devant une boutique et, malgré la tentation, vous décidez d'oublier à tout jamais le dernier jeu de la série Warcraft. Vous rentrez à la maison en marchant — ça va de soi — pour lire le dernier *Adbuster*, vous strotez un jus totalement naturel quand, soudainement, monte en vous l'ingérable sentiment du citoyen responsable. Vous voyez, il n'est pas si difficile que cela de vivre « éthique ».

Adopter une éthique dans nos nombreux gestes de consommation n'est pas quelque chose qui arrive en criant Costco ! Cette idéologie, car il s'agit bien de cela, naît progressivement au fond de soi. « La première étape consiste à réfléchir, pense M. Mongeau. On vit sans prendre conscience de notre vie. C'est bien beau se demander d'où vient tel ou tel produit, mais il faut surtout se demander si on en a vraiment besoin. Sommes-nous obligés de renouveler nos objets constamment comme nous le faisons ? »

Cet examen de conscience, Michel Séguin, spécialiste de la récupération et membre du réseau Ressources, s'y adonne régulièrement. « Comme on tourne sa langue sept fois avant de parler, il faut peut-être attendre sept jours avant de faire un achat qu'on juge important. Il est prouvé que plus on parle à un vendeur, plus on court le risque de consommer. Il faut savoir prendre du recul face aux différents contextes qui favorisent la consommation. »

Extraterrestres ou hippies récalcitrants ?

Ceux qui ont adopté une éthique de consommation sont souvent perçus comme des extraterrestres, des hippies récalcitrants, des buveurs de tisanes dans lesquelles ont macéré des vieilles cordes d'un macramé des années 70. Ils sont surtout vus comme des gens qui font de ce mode de vie une religion. « Il faut d'abord y aller par des gestes qui nous font plaisir », soutient la jeune prétreisse québécoise du commerce équitable Laure Waridel. « Ces gestes, il ne faut pas les faire tous en même temps. Il ne faut pas voir cela comme une religion mais comme une participation à quelque chose de grand », ajoute l'auteure du livre *Acheter, c'est voter*. K fut l'une des artisanes du projet Rebut global. Pour la pétillante jeune

femme, cette autre manière d'aborder la société de consommation dans laquelle nous pataugeons gaiement a commencé par quelque chose de tout simple. « J'ai pris la décision de refuser tout savon, détergent ou produit contenant du phosphate. Ensuite, je me suis penchée sur la question des vêtements. Je ne m'habille qu'après de designers qui recyclent des matières usagées. Je n'ai pas acheté de vêtements totalement neufs depuis deux ans », dit celle qui, en novembre 2003, a fait naître la Journée sans vêtements tout neufs.

Consommateur responsable 101

L'une des premières mesures à adopter, en tant que consommateur responsable, est d'acheter autant que possible des produits locaux et biologiques. « Il faut savoir que chaque nourriture que l'on consomme parcourt en moyenne 2500 kilomètres pour parvenir à notre assiette. Plus il y a d'étapes, plus il y a de risques que des intervenants soient mal payés. Il faut aussi se dire que plus un produit franchit des kilomètres, plus il y a de transport et plus il y a de la pollution », explique consciencieusement Serge Mongeau.

Mais en achetant « local », ne prive-t-on pas certains pays exportateurs d'activités économiques importantes. « Pas vraiment, dit Laure Waridel.



Avez-vous remarqué que les gros pays exportateurs de nourriture connaissent souvent des problèmes de malnutrition. Faites l'équation. »

À son avis, si on veut contribuer à l'économie des pays exportateurs en voie de développement ou soupçonnés d'être exploités par de grosses multinationales, il est primordial de choisir des produits équitables. « Les produits équitables sont de plus en plus accessibles. On trouve facilement à Montréal, et même dans les régions, du café, du sucre, du cacao et du chocolat. Nos fruitières proposeront très bientôt des bananes et des mangues équitables. Cela dit, il ne faut pas hésiter à demander à nos marchands d'emboîter le pas. Loblaw a commencé à le faire, pourquoi pas les autres ! Le pouvoir des consommateurs est immense et on le sous-estime. »

Comment s'y retrouver

Équitable ? Bio ? Local ? Comment s'y reconnaître et démêler le vrai du faux ? « Il y a des codes à connaître, explique Laure Waridel. Pour les produits biologiques, il faut rechercher la mention *bio* permise par le Conseil des appellations agroalimentaires du Québec. Pour les produits équitables, il faut s'assurer que le sceau de certification de TransFair Canada apparaît. »

Nombreux sont les gens qui pensent qu'avoir une alimentation responsable coûte plus cher. « Ce n'est pas vrai, lance-t-elle. Globalement, c'est moins cher et ça crée des changements profonds dans sa manière de s'alimenter. Manger bio nous force parfois à consommer moins de viande. »

Les meubles, les appareils ménagers et les objets utilitaires comportent aussi leur lot d'interrogations. « Il faut dénicher des boutiques qui proposent des articles qui ne passent pas nécessairement par de grosses multinationales. Par exemple, à la boutique Bois urbains, rue Saint-Denis, les meubles sont fabriqués par des gens qui sont en réinsertion et utilisent des matériaux recyclés. »

Nous entendrons de plus en plus parler de tourisme équitable au cours des prochaines années. « Le tourisme équitable nous évite de passer par les grandes chaînes hôtelières qui, bien souvent, embauchent des ressources locales en les sous-payant. En faisant affaire avec de petits hôtels ou directement avec des habitants du pays ou de la ville visités, on encourage l'économie locale. »

Être éthique n'est pas une sinécure

Devenir un consommateur responsable demande bien évidemment une attention de tous les instants. « C'est sûr que ça représente un effort constant. Mais pour éviter que ça soit trop lourd, il faut apprendre à faire confiance aux autres, explique Serge Mongeau. Il faut, par exemple, faire confiance aux compagnies qui proposent des produits équitables. Mais il faut aussi lire et faire un peu de recherche. »

Michel Séguin comprend le découragement qui peut s'abattre sur les citoyens remplis de bonne volonté. Il croit que nous devons nous nourrir de chaque petit triomphe. « Selon le magazine *Adbuster*, un être humain est, chaque année, exposé à plus de 300 000 messages publicitaires. Chaque fois qu'on arrive à se soustraire à

l'un de ces messages est une victoire. »

K avoue que ce choix de vie représente un défi. « C'est sûr, c'est parfois difficile. Mais plus cette réflexion vient de l'intérieur, plus c'est facile d'appliquer des gestes extérieurs au quotidien. Pour avoir une éthique de citoyen, il faut être engagé. »

Ressources et infrastructures

On ne peut pas être un consommateur responsable sans des moyens mis à sa disposition. L'accessibilité à des produits et des services est capitale. « Pour être responsable, il faut aussi être politique et être politique veut dire demander aux marchands s'ils ont des produits bios ou équitables », affirme Laure Waridel.

K déplore aussi le manque de moyens pour réaliser pleinement ses envies éthiques. « Par exemple, ceux qui veulent recycler leurs vieux CD sont mal pris. Je connais une seule personne qui fait cela et il est à Granby. Quand je passe par chez lui, je laisse mes CD devant sa porte. »

Il n'est pas facile de faire la part des choses parmi les choix qui s'offrent à nous. Nous sommes continuellement tiraillés entre des questions pratiques et morales. « Par exemple, je suis tentée d'éclairer ma maison avec des fluorescents compacts qui consomment beaucoup moins d'énergie. Mais il paraît que le scintillement que ça crée est mauvais pour les yeux. À un moment donné, tu ne sais plus qui croire », dit K.

Laure Waridel reconnaît que les choses ne sont pas simples. « C'est difficile de remonter le fil d'un produit. Un t-shirt, par exemple, son coton peut avoir été cultivé en Inde, il peut avoir été tissé en Indonésie, découpé en Corée et cousu en Chine. Même si la mention *Fabrique au Canada* apparaît, il faut faire attention. Ça peut vouloir dire que seulement 50 % des coûts de production ont été assurés par des intérêts canadiens. »

À la difficulté d'assurer la mise en oeuvre de ces nombreuses actions, s'ajoute pour certains la déception de voir l'inertie qui règne autour de soi. « Ça ne me frustre pas de voir des gens qui ne font rien, mais quand je sens une petite ouverture, j'en profite et j'en parle, dit K. L'idée n'est pas d'avoir un regard positif mais constructif face à l'avenir. »

COURRIEL

Pour joindre notre journaliste mario.girard@lapresse.ca

Une robe de bal écolo et équitable

JEAN-PHILIPPE FORTIN
COLLABORATION SPECIALE

Faire son vêtement de bal à 80 % de matières récupérées et avec moins de 100 \$ de budget, tel est le défi que lance cette année aux diplômés de cinquième secondaire le nouveau concours « Je m'em-BALLE autrement. »

Organisé par Environnement jeunesse, le Club 2/3, le réseau des Établissements verts Brundtland de la Centrale des syndicats du Québec (dont sont membres nombre d'écoles secondaires) et la friperie La Gaillarde, son objectif est simple. On veut faire réfléchir les jeunes sur leur consommation. Quels sont ses effets du point de vue de la solidarité internationale et de l'environnement ?

« Le bal, c'est un événement de passage à l'âge adulte qui est très important », explique François Desgroseilliers, animateur à la vie spirituelle et communautaire à l'école secondaire Henri-Bourassa, à Montréal-Nord, et coordonnateur du concours. « Mais, demande-t-il, doit-on laisser les jeunes débiter dans l'âge adulte avec ce genre de consommation ou avec une consommation davantage avertie et solidaire ? »

Car en matière de bal de fin d'études, on devrait parler non pas de consommation, mais de surconsommation. Combien dépense un élève ? « Environ 1000 \$, répond M. Desgroseilliers. J'inclus tout : ça va de la limousine à la coiffure, de la robe à l'album photo, la bague, l'après-bal, le billet du bal... » On se payerait même des séances au salon de bronzage, a-t-on indiqué par ailleurs à *La Presse*.

La mode est sans aucun doute, par sa publicité féroce et ses rêves clinquants, un secteur-clé de l'univers de la consommation. La production textile dont elle dépend a des impacts importants, ne serait-ce qu'en matière d'agriculture. Le coton par exemple est l'une des cultures les plus lourdes du point de vue environnemental. Elle exige l'emploi de quantités phénoménales de pesticides, d'engrais et d'eau. L'assèchement et la pollution de la mer d'Aral, au sud-ouest de l'ancienne Union soviétique, en est l'une des conséquences les plus désastreuses.

Mais le monde du vêtement est aussi celui de l'iniquité, rappelle Éloïse Simoncelli-Bourque, membre du jury du concours et auteur d'un didacticiel sur la problématique du vêtement publié par la chaire de recherche du Canada en éducation relative à l'environnement de l'UQAM. « Dans une ère de mondialisation où on devrait être ouvert sur le monde, on se leurre, note-t-elle. En réalité, il y a de l'esclavage : une moitié du monde travaille pour l'autre. »

En fripes à la télé

« L'urgence, c'est de développer



PHOTO BERNARD BRAULT, LA PRESSE

« L'urgence, c'est de développer sa créativité et d'arrêter de porter du *made in China*, *Taiwan* ou *Bangladesh* fait dans des *sweatshops* », lance K., militante de l'univers de la récupération, communicatrice et porte-parole du concours.

sa créativité et d'arrêter de porter du *made in China*, *Taiwan* ou *Bangladesh* fait dans des *sweatshops* », lance K., porte-parole du concours. La jeune femme a fait la preuve qu'on peut faire carrière à la télévision en s'habillant de fripes et de nippes revalorisées. « On est dans des automatismes de consommation et il faut changer », reprend-elle.

Et à en croire Éloïse Simoncelli-Bourque, participer au concours n'a rien de *kéatine*. « J'ai entendu dire qu'il y a une fille qui a fait une robe avec des CD ! Revaloriser ne veut pas juste dire vieux tissus ou veston à carreaux de *monoc*'. Il y a mille possibilités. Et quand tu fais

quelque chose de tes propres mains, tu es pas mal plus fier ! »

À l'occasion de la marche du Club 2/3, le 13 mai, un défilé de mode servira à déterminer la grande gagnante (des filles surtout participent) parmi les finalistes choisies dans les écoles. Une dizaine d'entre elles, d'un peu partout au Québec et pour environ 250 élèves, sont inscrites à ce premier concours. Il est qualifié « d'expérience pilote » par ses organisateurs, mais tout porte à croire qu'il est là pour rester.

Il répond bien à l'esprit de la réforme de l'éducation puisque environnement et consommation font partie de ses domaines de formation.

AU BAL AUTREMENT



Pascaline Climon



L'animatrice K



Marie Avaine dans une création d'Olivier Garneau

Les rideaux de grand-maman, le voile de mariée d'une tante divorcée, quelques boutons récupérés, un vieux collier transformé en ceinture, des cravates qui ont vu la guerre et des retailles de dentelles renaissant de leurs cendres... Pourquoi faudrait-il consommer et dépenser une tonne pour la robe qu'on portera au bal des finissants ?

SYLVIE ST-JACQUES

« Il y a beaucoup de rideaux ici », a lancé K, porte-parole du concours « Je m'emballe autrement », en arrivant au Stade olympique vendredi dernier, où les participants à ce concours de création éco-présentaient leurs œuvres dans le cadre de la 35^e grande marche annuelle du Club 2/3, un organisme prônant la solidarité internationale.



K, qui est chroniqueuse «écolo» aux émissions *Tites@Kat* (à Radio-Canada) et *La Revanche des nerfs* à Zitélé, était elle-même vêtue d'une longue jupe confectionnée avec des emballages plastiques de rouleaux de papier hygiénique.

K, c'est aussi l'initiatrice de l'événement annuel «Une journée sans vêtement... tout nu!», qui a vu le jour l'an dernier. Vendredi, elle s'exalta devant l'originalité des robes qu'étrénaient la douzaine de futures diplômées du secondaire, présentes à l'événement.

Le concours *Je m'emballe autrement* était destiné aux finissants des écoles secondaires (surtout des filles) partout au Québec. Le défi lancé par Environnement

JEL'Inesse, le Club 2/3, la friperie La Gaillarde, la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) et son réseau des Établissements verts Brundtland, était de confectionner un vêtement de bal à 80 % de matières récupérées, qui ne devait pas coûter plus de 100\$.

» Voir BAL en page 2



Laurence Deschamps-Laporte

PHOTOS ANDRÉ TREMBLAY, LA PRESSE

Au bal autrement

BAL suite de la page 1

« C'est un défi de faire différent, de créer, d'avoir une identité et de la partager, avance K. On pense être unique, avec des vêtements uniques ou de marques. Mais en vérité, on est pareil aux autres. »

Laurence Deschamps-Laporte, élève de 17 ans du Collège L'Assomption, n'était pas de la liste des quatre gagnants sélectionnés par le jury du concours *Je m'emballe autrement*. Mais n'empêche. Nous l'avons trouvée craquante dans sa création couleur citrouille poétiquement baptisée « princesse des boulevards ».

« J'ai demandé à ma mère de prendre des rideaux. Ensuite j'ai utilisé un chandail trop petit, la crinoline d'une vieille robe d'Halloween, des rubans récupérés. Et j'ai fait des bijoux avec

des boutons, des perles, un peu tout ce que je trouvais. Mes boucles d'oreilles sont faites de fils de couleurs tournés autour d'un fil de fer et ma fleur d'un vieux foulard découpé. Au total, ça m'a coûté 5,75 \$ pour un peu de tulle que j'ai ajoutée », dit la mignonne créatrice qui, l'automne prochain, étudiera au cégep en sciences naturelles. « J'aimerais travailler pour Médecins du monde », dit l'adolescente.

Diplômés consciencieux

Pendant tout le printemps, K a baladé sa conscience écologique et planétaire dans des classes du secondaire, pour parler aux élèves qui s'approprient à obtenir leur diplôme du bien-fondé de recycler, plutôt que de se tourner vers la facilité *Made in China*.

« Quand j'ai créé la journée sans vêtement

tout nu, j'ai constaté une urgence de donner des outils et des informations sur les origines des vêtements, surtout à propos du coton. Je me suis rendu compte que ça touche les gens de savoir qu'un t-shirt a pu demander de longues heures de travail à des enfants. Je me suis dit qu'il y avait un intérêt », dit la jeune femme qui n'a pas acheté un seul vêtement neuf depuis deux ans. « J'ai senti un intérêt immédiat de la part des finissantes, parce que ça coûte cher, un bal de finissants ! Je demandais aux jeunes : qu'est-ce que tu aimerais raconter à propos de ta robe, à part qu'elle t'a coûté 30 \$ ou 350 \$? Ces filles, dit K en désignant les finalistes, vont pouvoir dire « j'ai fait ça avec les rideaux de ma mère, le centre de table de ma grand-mère ou en mélangeant les cravates de mon père... »

Écolo-chic

« J'ai été surprise du nombre de créations qui ont coûté environ 10 \$. C'est exceptionnel, ce que les jeunes ont fait », a déclaré la designer Marie Payant, membre du jury. Les créations ont été évaluées en fonction de la provenance des matériaux, des transformations — des photos « avant et après » des matériaux étaient exigées — de la créativité, de l'originalité, de la solidité, de l'usage possible après le bal, de

l'esthétisme, de la conformité de style par rapport à l'usage (soit un vêtement de soirée) et de la correspondance entre le vêtement et la personnalité de la créatrice.

« Les jeunes ont pris des rideaux, des nappes, tout ce qu'ils pouvaient trouver. La majorité des projets étaient impeccables, beaux, originaux. Même si plusieurs avaient plus ou moins coudre, les rendus sont corrects et les vêtements tombent bien », évalue la designer.

« J'ai rebouté toutes sortes de vêtements que j'avais déjà. Un top en jeans, des pantalons, des cravates et un pantalon », dit Gabrielle Décarv-Guimond, du Collège L'Assomption, l'une des gagnantes du concours. « J'avais déjà confectionné des vêtements mais ma robe, c'est un de mes plus grands projets. »

Pascaline Climon (aussi du nombre des quatre lauréats) a quant à elle recyclé sa robe de confirmation en la combinant à de la dentelle et du velours (achetés dans une friperie) ainsi qu'à des fleurs en aluminium. Chic et raffinée, cette finissante de l'École St-Georges étudiera l'automne prochain le design de mode au Collège Marie-Victorin.

Les quatre jeunes ayant le mieux répondu aux critères de sélection seront invités au Carrefour de la citoyenneté responsable, à Québec, le 19 mai.



Imprimé sur du papier **Enviro100**, fait à partir de fibres recyclées **100%** postconsommation - sans chlore
Merci d'utiliser le verso et vous connaissez la suite...